

ne vous reste plus qu'à remplir mes promesses quand il plaira à Dieu, ça ne me regarde plus, moi, je suis diplomate.

Lorsque j'eus fini du Haut-Canada je crus que tout allait marcher facilement et promptement et pour donner l'exemple je me fis descendre à Montréal en trente heures; j'ai beaucoup à me louer des chevaux canadiens, aussi je fis présent d'une montre d'or au propriétaire de ceux qui ont en l'honneur de me traîner. Ils ne durent pas avoir grand peine car je ne suis pas un homme de poids. Vous excuserez, j'espère, l'incohérence de mes idées dans la présente car je ne suis pas non plus un homme de plume. Un des disciples de notre Seigneur disait à son maître: Je ne pêchais que du poisson mais vous m'avez fait pêcheur d'hommes. Vous n'êtes pas un messie, milord, mais moi qui suis un bon apôtre je vous dirai que je vendais du calicot et du chocolat et vous m'avez fait marchand d'hommes. Ça paie mieux, comme on dit en Canada, à Londres, à Paris et à Rome. Mais revenons encore à nos petites affaires. A peine fus-je de retour à Montréal que j'appris que ma bonne œuvre commençait à se gâter. Les Canadiens avaient l'air de se remuer et paraissaient ne pas trop aimer la perspective d'une union telle que je l'avais promise à leurs frères d'en haut. A Québec quelques individus mirent la chose en branle, passèrent des résolutions, des adresses et mille autres balivernes qui ne sont bonnes qu'à embêter des colons. Ils convoquèrent des assemblées publiques secrètes et décidèrent de faire circuler des pétitions à la reine et au parlement pour n'avoir pas l'union. Le parti opposé qui ne veut pas non plus de l'union, mais qui a comme l'autre la manie des assemblées et des résolutions se remua de son côté, et, du train dont ils y vont vous pouvez annoncer à notre gracieuse reine que si les menées des tories et des chartistes la défrisent un peu, du moins ses fidèles sujets canadiens la fourniront amplement de papier pour ses papillotes.

Dés gens de Montréal, corrompus par l'exemple de ceux de Québec s'avisent aussi de se rebiffer et murmurent contre l'union comme si ce n'était pas mon intérêt qu'elle ait lieu. Vous n'avez pas la moindre idée de ma triste situation. J'ai beau parler français, donner des diners à la française, recevoir chez moi, de préférence, des canadiens français; c'est inutile; à force de tromper ces pauvres gens, nous leur avons montré les finesses du métier et il n'y a plus moyen de les attrapper par la bouche; ils mangent nos beefsteaks, et nos gigots de moutons, boivent notre champagne presque aussi bien que nos gros ventrus d'Angleterre et n'en sont pas moins durs à cuire. Il y a bien quelques gros bonnets de l'endroit qui ne résistent pas au fumet de ma cuisine et qui seraient prêts à baiser mes argots pour un plat d'épinards. Comme ils n'ont aucune influence sur leurs compatriotes je ne suis pas extraordinairement fier de leur conquête.

Où! cher Mellourne, cher Mellourne si vous ne venez pas à mon aide toutes nos manœuvres ne serviront à rien. Je promets au Bas-Canada beaucoup de justice et de douceur; je promets au Haut une infinité de pouvoirs tyranniques et des trésors incalculables. Je sais que je ne pourrai rien tenir; c'est à en devenir démesurément fou. Néanmoins si votre Parlement veut nous prêter la main, je crois encore que nous parviendrons à dévaliser... je veux dire civiliser ce pays et ses habitants en dépit d'eux.

A propos, je viens de recevoir la nouvelle que notre chère souveraine est mariée. Je suppose que cela ne vous amuse pas plus qu'il ne faut; car l'allemand pourrait bien prendre sur la gracieuse Victoria un empire auquel le votre ne gagnerait rien. Vous avez bien fait de ne pas lui accorder trop d'argent. J'avais d'abord l'idée de faire tirer un feu d'artifice en réjouissance de